

XI^e Congrès mondial de l'Association internationale de sociologie

XIth World Congress of the International Sociological Association

Jacques DOFNY, Marcel FOURNIER, Céline SAINT-PIERRE, Arnaud SALES, Louis MAHEU, Jean-Guy VAILLANCOURT, Jean-François CHANLAT, Michel AUDET et Roch HURTUBISE

Volume 19, numéro 1, avril 1987

Sociologie des phénomènes démographiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001190ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001190ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DOFNY, J., FOURNIER, M., SAINT-PIERRE, C., SALES, A., MAHEU, L., VAILLANCOURT, J.-G., CHANLAT, J.-F., AUDET, M. & HURTUBISE, R. (1987). XI^e Congrès mondial de l'Association internationale de sociologie. *Sociologie et sociétés*, 19(1), 189–198. <https://doi.org/10.7202/001190ar>

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

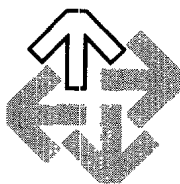


Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Échos de la profession



XI^e Congrès mondial de l'Association internationale de sociologie New Delhi, Inde, 18-22 août 1986

L'un des enjeux qui, au cours de la dernière décennie, ont mobilisé les chercheurs et les professeurs québécois est leur insertion dans les réseaux scientifiques internationaux. L'un des tremplins privilégiés fut l'Association internationale de sociologie, dont le secrétariat a été pendant quatre ans à Montréal sous la responsabilité de Céline Saint-Pierre.

Mais à quoi servent les congrès internationaux? Que s'y passe-t-il? À New Delhi en août dernier, les sociologues québécois étaient nombreux et fort actifs. Tout en les invitant à éviter la formule des «souvenirs de voyage» ou celle des «résumés de communications» (*abstracts*), nous leur avons demandé de nous décrire le climat intellectuel dans lequel se sont déroulés les débats et d'établir en quelques paragraphes le «*State of the Art*» de leur spécialité.

LES CONGRÈS DE L' AIS D'HIER À AUJOURD'HUI

Je n'ai pas suffisamment participé aux ateliers pour pouvoir évaluer l'état de l'Art. Ce sont plutôt des réflexions que je me suis faites en comparant les dix Congrès de l' AIS auxquels j'ai pris part.

Au départ, lors du premier véritable Congrès à Liège en 1952, c'était encore un petit club d'Europe de l'Ouest et des États-Unis, à quelques exceptions près. J'ai gardé le souvenir de quelques centaines de participants. La sociologie américaine était dominante, accompagnée des anciens durkheimiens, de certains marxistes et des Allemands des écoles prénazies.

À Amsterdam, la fois suivante en 1956, nous vîmes arriver pour la première fois des Soviétiques, philosophes marxistes que Aron et Lipset s'ingénierent à questionner. Aron en particulier se montra très supérieur par sa connaissance des textes originaux de Hegel et de Marx. La présence américaine était plus forte encore.

Au Congrès de Milan, on vit apparaître une autre image de la sociologie américaine. Celle qu'incarnait C. W. Mills. Et ainsi jusqu'au Congrès de Washington, la suprématie américaine s'affirmait dans ces Congrès.

Si l'on regarde New Delhi dans cette perspective, on ne peut qu'être frappé par la place relativement modeste qu'occupe la sociologie américaine, l'émergence des sociologues latino-américains, asiatiques et parfois africains (les distances ne permettaient guère à ces derniers d'être

présents). On peut dire aussi que la sociologie européenne a repris son importance historique et que la variété de ses problématiques, de ses méthodes, de ses terrains lui donnent un éclat manifeste.

L'autre remarque que je me suis faite, en tant que président du Conseil de recherche et des programmes de ses 40 comités, c'est l'énorme accroissement de ces comités vraiment internationaux communiquant tous par une lettre d'information et tenant des congrès régionaux entre deux Congrès. Plus que jamais c'est là qu'est la vie de l'Association. Je ne prends pour exemple que le Comité où je travaille depuis toujours — la sociologie du travail. Il y avait plus de 100 communications potentielles inscrites de tous les continents.

Bien entendu, je ne pouvais que me réjouir de ce Congrès qui a permis à près de mille sociologues indiens de se faire connaître, d'être très actifs et de manifester l'importance de leurs contributions à la sociologie internationale.

Celle-ci, au reste, se manifeste d'une nouvelle façon par la parution d'une revue de l'Association qui accompagne désormais le bulletin plus axé sur les informations de la profession et de la vie de l'organisation.

J'ajoute que j'ai constaté avec grande joie que la délégation du Québec était importante et de qualité et que la sociologie québécoise occupe désormais une place significative dans les activités de l'AIS.

Jacques DOFNY

«PASSAGE TO INDIA»

Le lundi, 18 août, 09:30 — Debout dans la salle du Samrat qui sert de secrétariat à l'AIS, je feuillette nerveusement l'une des seules copies du programme du Congrès. J'ai l'embarras du choix: une multitude de sessions organisées par des comités de recherche, de nombreuses plénières; quelques activités communes (soirée culturelle, repas). Après avoir pris note de la date, de l'heure et du lieu de présentation de ma communication, j'établis mes quelques priorités: sociologie de la science, sociologie de l'art, histoire de la sociologie. Le thème général du Congrès m'apparaît banal: «Social Changes: Problems and Perspectives». Mais en Inde de quoi peut-on parler si ce n'est du changement social? La notion de «modernisation» a dû être spécifiquement élaborée pour permettre à l'observateur étranger de se donner une représentation quelconque de la réalité complexe de ce pays-continent.

Le mardi, 19 août, 14:00 — Au premier étage du Vishwa, nous sommes une trentaine assis inconfortablement sur des petites chaises d'une classe d'école. Il fait très chaud. Nous attendons le président de la session, Antoine Hennion (École des Mines, Paris). L'inquiétude se fait d'autant plus grande que l'une des responsables du RC 37, Sociologie de l'art, Vera Zolberg (New School for Social Research, New York) n'a pu venir à New Delhi. Avec une demi-heure de retard, le président de la session fait une présentation rapide du thème «Mediators, Markets and Institutions of Art», identifie les participants — c'est la ruée pour les quelques textes disponibles — et se donne la parole. Avec ses quelques notes griffonnées à la main, il nous entretient, pendant une heure sur le mode professoral, de la «Musique et ses médiateurs». Coincé par le temps, je présente un résumé de ma communication «Durkheim, l'Année sociologique et l'art» et réponds à trois ou quatre questions. Le même sort est réservé aux autres: Peter Forgacs de Budapest, Prakash Joshi de Jaipur. Les comités de recherche sont la base, l'élément le plus dynamique des Congrès de l'AIS, mais il n'est pas toujours facile d'en faire de véritables lieux d'échange et de discussion: les communications, de qualité fort variable, portent sur des thèmes hétéroclites et adoptent des perspectives différentes. Faut-il donner raison aux absents? Je me promets de ne pas remettre les pieds dans ces grandes foires internationales.

Le mercredi, 19 août, 14:00 — Dans la salle du Samrat où se tient la session du RC 23 Sociologie de la science consacrée au thème «The Social Construction of Scientific and Technological Knowledge», l'animation est grande: apparemment familiers, les participants sont manifestement contents de se retrouver... entre eux à l'autre bout du monde. Plusieurs Européens, principalement des Anglais, puis des Américains, quelques Indiens. La session, fort attendue, regroupe Karin Knorr-Cetina (Allemagne), Michel Calloun (France), Andrew Peckering (É.-U.), Michael Lynch (É.-U.), David Edge (Angleterre), Harry Collins (Angleterre) et Trevor Pinch (Angleterre). Le débat a lieu: le «relativisme» dont se revendiquent la plupart des panelistes est lui-même remis en question. Et fait nouveau, il n'est pas seulement question de science mais aussi de technologie.

Spécialistes de l'étude des communautés scientifiques, les sociologues de la science ont boudé les précédents Congrès de l'AIS, leur préférant ceux organisés par des associations spécialisées, par exemple la Society for Social Studies of Science. Au moment de la brève réunion «administrative» du RC 22, certains souligneront la nécessité pour les sociologues de la science d'être plus actifs au sein de l'AIS et d'organiser non seulement des sessions mais aussi des symposiums consacrés à la science et à la technologie.

Le vendredi, 22 août, 16:30 — Écrasé dans un fauteuil, je jette distraitement un regard sur les congressistes qui circulent dans le hall du Ashok Hotel. Certains se pressent, d'autres flânent et bavardent. Il y a un air de fin de congrès: les dernières rencontres, les derniers achats. Un collègue québécois vient m'informer de la «défaite» de Jacques Dofny à la présidence de l'AIS. Son explication est simple: c'est la faute des Soviétiques. Encore eux! Je lui reproche son antisoviétisme. Les Congrès se suivent et se ressemblent: des communications, des conférences, des discussions. Heureusement qu'il y a un peu de politique et des jeux en coulisses, sinon nous sombrerions dans l'ennui. Et heureusement qu'il y a les rencontres. Jeffrey Alexander que j'attends pour aller dîner, vient me rejoindre. Il est manifestement heureux d'avoir acquis deux grands panneaux peints qu'il entend apporter aux États-Unis pour décorer sa maison. Et il a un projet: celui de créer au sein de l'AIS un groupe de recherche sur la théorie. Comment expliquer que la théorie sociologique n'ait aucun statut dans le cadre du Congrès et qu'elle soit habituellement assimilée à l'histoire de la sociologie? Il en va des Congrès de l'AIS comme de la sociologie elle-même: la seule façon de les dynamiser, c'est de stimuler la réflexion théorique.

Marcel FOURNIER

IMPACT SOCIAL DES NOUVELLES TECHNOLOGIES

Dans le cadre du programme du comité de recherche «Sociologie du travail», j'ai coorganisé pour la deuxième fois consécutive une session sur «l'automatisation du travail de bureau et le travail des cols blancs». La première fois, à Mexico, avec un collègue italien, Emanuele Invernizzi, nous avons invité huit sociologues travaillant sur ces questions; cette fois, pour le congrès de New Delhi, avec un collègue allemand, Wolfgang Littek de l'université de Bremen, nous avons accepté une dizaine de papiers et huit de leurs auteurs ont participé à la session. Il faut dire que cette session était préparée un peu à l'image de la première avec un thème précis et des questions de recherche bien délimitées auxquels devaient se conformer ceux et celles qui voulaient présenter un papier. Nous ne voulions pas d'un «*free for all*», d'une session fourre-tout, d'une succession de présentations sans lien les unes avec les autres. Nous voulions que notre session serve de point de rencontre à des chercheurs préoccupés par les mêmes questions et travaillant sur les mêmes objets. La session de Mexico nous avait permis de constituer un premier réseau de chercheurs et celui-ci avait servi de base à la création d'un «*working-group*» à l'intérieur du comité de recherche «Sociologie du travail». À Delhi, nous avons élargi ce réseau où se retrouvent maintenant des sociologues venant principalement des pays industrialisés (sujet oblige!) de l'ouest (majoritairement) mais aussi de l'est (un démarrage). Tous ces chercheurs travaillent sur les tendances récentes des changements technologiques dans les entreprises du tertiaire et se préoccupent plus particulièrement de leurs répercussions dans l'organisation du travail, la définition et la gestion des qualifications, la structure hiérarchique et les rapports de pouvoir, pour citer les principaux. Une autre exigence faisait partie des objectifs de notre session. Nous voulions que les participants éventuels présentent des résultats de recherches récentes et dégagent les méthodologies adoptées. Procédant ainsi, nous pouvions amorcer la réflexion dans une perspective comparative tout en faisant état des particularités de chaque pays.

Ces objectifs furent réalisés en très bonne partie et la session donna lieu à des discussions fructueuses tout en s'élargissant à la réalité indienne présentée par un chercheur indien, de Pune. Il faut dire que notre objet de recherche ne se prêtait pas à une large participation de nos hôtes pour qui la question est loin d'être prioritaire, ne faisant pas, de plus, partie de leur réalité quotidienne. C'est là une frustration importante, difficile à combler pour ce qui fut de notre session, mais cela s'explique. Heureusement que le programme de nombreuses autres sessions ont permis ces échanges extrêmement enrichissants.

Céline SAINT-PIERRE

ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ: LE RÔLE DE L'ÉTAT

L'organisation d'un Congrès mondial de sociologie réunissant entre 3 000 et 5 000 chercheurs ne pourrait être réalisée sans une organisation extrêmement décentralisée. En dehors des plénières, celle-ci repose sur la capacité de mobilisation de différents groupes et comités chargés de mettre sur pied les innombrables sessions de tels Congrès. Parmi eux, les comités de recherche représentent l'une des armatures les plus solides de l'Association internationale de sociologie. Ils sont permanents, nomment un exécutif, disposent d'un budget constitué à partir des cotisations des membres et de subventions. Ils publient des newsletters, des annuaires, et dans le cas des comités les plus larges des revues; ils organisent des colloques entre les congrès et bien entendu les 8 à 10 sessions qui leur sont allouées dans les congrès.

Dans ce dernier cas, la fonction principale des congrès mondiaux est de réunir les communications d'un nombre important de membres du comité autour d'un éventail de thèmes de recherche suffisamment large pour représenter les préoccupations présentes du domaine couvert par le comité. Dans un comité comme celui de recherche *Économie et société*, auquel je participe étroitement depuis sa création, l'exécutif s'inspire des suggestions faites par les membres lors d'une consultation pour définir les grands thèmes du programme et donc leur répartition dans les sessions qui lui sont allouées par l' AIS. Par la suite, chaque thème est confié à un organisateur ayant mené des recherches dans ce domaine, en prêtant attention au fait qu'il doit y avoir une représentation suffisamment diversifiée des origines nationales. Cet organisateur invite alors les spécialistes qu'il connaît dans le secteur, utilise l'annuaire des membres du comité pour repérer ceux ayant les mêmes champs d'intérêt, mais accepte aussi les communications des chercheurs extérieurs au comité de recherche. Une sélection est alors réalisée sur la base de la pertinence du résumé des communications reçues pour mettre en forme le programme définitif. Dans la mesure où un congrès diffère sensiblement d'un colloque, le processus doit rester relativement ouvert, ce qui présente à la fois des avantages et des inconvénients. L'un des avantages est de donner la possibilité à des chercheurs de tous les pays de présenter leurs études, et ce indépendamment de leur appartenance présente aux réseaux scientifiques déjà constitués. Ceci permet aussi d'avoir une idée des préoccupations de recherche selon les grandes régions du Monde. L'un des inconvénients tient à la dispersion relative des thèmes et à la rapidité avec laquelle sont présentées les communications qui rendent un débat soutenu presque impossible. De ce point de vue, il est difficile d'établir à partir de ces réunions le «State-of-the-Art» de la spécialité. En revanche, on peut saisir rapidement quelles sont les tendances actuelles de la recherche, tout en établissant des contacts souvent fructueux avec des collègues d'autres pays.

En ce qui concerne notre comité, plusieurs thèmes sont apparus très mobilisateurs auprès des chercheurs si l'on en croit les inscriptions de communication. Celui qui a attiré le plus de demandes est certainement le thème des «Relations entre l'État et le secteur privé» à partir notamment de l'étude des politiques sectorielles: 17 communications inscrites; celui aussi sur l'«Entrepreneurship et les élites économiques»: 14 communications inscrites. Ces deux sessions ont donc dû être dédoublées. Ce qui est apparu aussi, c'est la montée des études sur des pays d'Extrême-Orient comme la Corée du Sud, le Japon, Taïwan et la Chine: 9 communications inscrites. Les recherches sur l'Inde étaient concentrées essentiellement sur les élites économiques et l'entrepreneurship ainsi que sur le développement de l'économie rurale. Mais nous avons eu aussi un aperçu des études très poussées qui sont menées sur les multinationales et leur rôle dans l'économie indienne. Les études sur l'Amérique latine portaient essentiellement sur le Brésil dont la délégation est traditionnellement toujours très bien représentée dans ce comité. Celles-ci mettaient l'accent sur les économies informelles et les stratégies de développement. L'autre élément frappant, c'est que les recherches sur les multinationales très présentes dans les précédents Congrès semblent avoir au moins momentanément marqué le pas au profit de l'étude du rôle de l'État et des stratégies de développement. Enfin l'une des sessions intéressantes portait sur un thème trop souvent délaissé, celui les rapports entre le développement économique et le changement culturel.

En ce qui concerne les débats eux-mêmes, il faut reconnaître que le nombre des communications et les horaires serrés ne les favorisaient guère, certains présidents n'allouant même aucune période de question après les communications. Il fallait donc dans ce cas se contenter des contacts personnels à la fin de la session. Néanmoins, il convient de noter la relative stabilité du public au cours de nos huit sessions ainsi que la forte participation des sociologues indiens qui par leurs communications ou leurs interventions souvent polémiques ont révélé l'intérêt des travaux qui sont menés dans ce

pays. Le Congrès de ce point de vue constituait un formidable moyen d'intégration de l'importante communauté des sociologues indiens dans les réseaux internationaux.

L'idée d'organiser un congrès en Inde était excellente, compte tenu de la taille de ce pays, des multiples cultures et religions qui y coexistent et parfois s'y affrontent, et de la quasi-nécessité pour les sociologues d'avoir pris contact, même superficiellement, avec ce qu'il représente. On sait cependant que la distance, les craintes à l'égard d'un tel voyage à cause du terrorisme, et dans un certain nombre de cas, l'absence de subventions ont vidé certaines sessions de plusieurs participants et donc modifié quelque peu l'ordonnement des communications tel que prévu par les organisateurs qui d'ailleurs n'ont pas toujours pu assister au Congrès. Il reste cependant que ce Congrès était sur place très bien organisé et que sa tenue en Inde a permis aux sociologues occidentaux qui y sont allés de découvrir un univers social d'une extrême complexité et dont on comprend alors pourquoi il exerce sur tant d'individus une aussi forte fascination.

Arnaud SALES

CLASSES SOCIALES ET MOUVEMENTS SOCIAUX: UN NOUVEAU GROUPE DE TRAVAIL

Chacun sait, selon un adage qui circule bien dans les milieux scientifiques, qu'une participation à un congrès scientifique n'est pas motivée par la conviction d'y palper la grande science tout occupée à travailler à la fine pointe de découvertes majeures. C'est plutôt la logique grégaire des réseaux scientifiques qui nous y amène. Entretenir et renouer des contacts, établir de nouveaux liens, attirer l'attention sur une production, prendre de l'information auprès de quelques chercheurs dont les travaux nous intéressent sont, à l'échelle d'un chercheur, l'essentiel d'un congrès. L'approche «constructiviste» d'analyse de la production scientifique établit à juste titre combien faire de la science n'est pas la recherche de l'idée vraie et juste. Les réseaux fréquentés, les rapports à des institutions encadrent les idées ramassées et produites, les données recueillies, les écrits diffusés.

À New Delhi, j'ai d'abord suivi quelques travaux et discussions sur les changements sociaux reliés aux technologies nouvelles. Une idée, pas très nouvelle mais conséquente, y a été réaffirmée. Marc Maurice d'Aix-en-Provence a rappelé combien des systèmes technologiques donnés, fussent-ils de pointe, ne condamnaient pas automatiquement à la déqualification et ne s'imposaient pas impérativement à un collectif précis, voire à un ensemble national. Ils sont plutôt objet d'une reproduction induite au travers de rapports sociaux et de rapports aux valeurs des ensembles sociaux concernés.

Une juste méfiance par rapport aux thèses de l'implosion des catégories du travail, implosion sous-tendue par les nouvelles technologies, a été fortement exprimée. Peut-être le diagnostic fut-il trop rapide et irréversible, la cause trop vite entendue. Les raisons d'en douter viendraient, selon Paul R. Bélanger, d'un rapport nouveau au travail. Pourraient-elles aussi venir, curieux effet de retour, du «hors travail» en quelque sorte, soit des groupes de base, des mouvements sociaux qui visent la réindustrialisation d'espaces sociaux urbains ou régionaux? Jost Holfman, d'Allemagne fédérale, a cherché à traiter des mouvements sociaux contestant les technologies nouvelles, militaires et nucléaires, en les liant à la modernité culturelle. Du coup, le «*life-world*», l'«interaction communicative», la culture moderne semblaient aptes à échapper en partie aux effets de la «colonisation» pratiquée par une intégration systémique bien décrite par Habermas qui, naguère, ne voyait dans ce qu'il appelait «mouvements néo-populistes» que résistance passive, voire fondamentalisme utopique.

Puis, j'ai participé à quelques sessions de chercheurs s'intéressant à la sociologie des classes sociales et à celle des mouvements sociaux; des synthèses-bilans de littératures nationales, y compris canadienne et québécoise, portant sur ces thèmes ont été présentées et discutées (F. Calderon, E. Jolin, littérature espagnole latino-américaine; L. Kowarick, littérature brésilienne; R. Roth, littérature allemande; C. Carboni, littérature italienne; L. Maheu, D. Descent, M. Robitaille, G. Simard, littérature canadienne et québécoise). Elles seront regroupées dans un numéro prochain (1987) de *Current Sociology*. Il est pratiquement impossible d'en rendre compte ici: cela me prendrait tout un texte... qui, comme les autres, sera jugé trop long.

Quelques impressions seulement de ces textes et autres communications. Les analyses recourant aux concepts de classes sociales gagnent en intérêt, cela confirmant une tendance déjà perçue, quand elles prennent en chasse des pratiques effectives de classes sociales. Les grandes synthèses en temps de déterminations structurelles de classes font peur. La théorie du politique, de l'État, la question des rapports aux connaissances sont questionnées et renouvelées par des processus sociaux conflictuels de formation de classes sociales au travers des éclatements et des fractionnements de classes; John Urry, de Lancaster, a bien traité ces phénomènes. On sent dans la sociologie des mouvements sociaux une influence certaine d'une approche «post-marxiste» de la société civile; C. Pierson, de Cambridge, en retrace le cheminement dans un bouquin récent dont il a présenté l'essentiel à New Delhi. Certaines littératures nationales pratiquent cependant des sociologies des mouvements sociaux qui sont hermétiques à cette influence prolongeant en quelque sorte l'impact de ce que certains appellent le «Western Marxism». À la différence de la littérature québécoise, la sociologie canadienne aborde les mouvements sociaux en s'appuyant davantage sur un courant nord-américain comme celui de la «*resource mobilization theory*».

Nous avons formé à New Delhi un groupe qui présentera sous peu à l' AIS une demande de reconnaissance officielle de «Groupe de travail sur les sociologies des classes sociales et des mouvements sociaux». Le recrutement, organisé dans plusieurs pays, de chercheurs intéressés à rejoindre le groupe va bon train. Une affaire grégaire de réseau scientifique, encore! Ceux que les réseaux intéressent peuvent me contacter...

Ne pas oublier que l'Inde c'était aussi les grandes villes à vous couper le souffle: New Delhi, Calcutta; puis aussi la culture vivante, celle de la modernité et de la tradition, de Varanasi-Bénarès qui ne sera pas oubliée...

Louis MAHEU

LA SOCIOLOGIE DES RELIGIONS À NEW DELHI

Le XI^e congrès mondial de sociologie a permis aux sociologues des religions de faire le point sur leur spécialité, à travers des sessions intensives et des échanges fructueux avec des collègues venus du monde entier. Ce fut aussi une occasion unique de pouvoir effleurer concrètement un peu du quotidien des Indiens et d'apprendre à mieux connaître les grandes religions de l'Inde: l'hindouisme (550 millions d'adhérents en 1981), le sikhisme (13 millions), le bouddhisme (4,7 millions) et le djanaïsme (3,2 millions) d'abord mais aussi l'Islam (75,5 millions) et le christianisme (16,2 millions), et cela à travers des visites de lieux sacrés et de temples séculaires et dans des rencontres et des conversations avec des habitants du pays eux-mêmes.

Il faut dire que l'observation de la réalité religieuse indienne avait été quelque peu facilitée par des lectures antérieures (l'Inde étant vraiment le berceau de plusieurs grandes religions mondiales, comme en témoigne entre autres, l'ouvrage classique de Weber sur les religions de l'Inde) et par le fait que nos sessions se tenaient au Centre Vishwa plutôt qu'à l'Hotel Ashok ou au Taj Palace. Cela nous a forcé à sortir de l'ambiance artificielle et feutrée des grands hôtels et à circuler davantage dans la ville de Delhi, où la religion demeure une réalité omniprésente. De plus, plusieurs sociologues étrangers en ont profité, dans la semaine qui a précédé ou dans celle qui a suivi le congrès, pour aller visiter sur place non seulement les temples hindous de la région et le Taj Mahal, construit par un empereur Moghul, donc musulman, dans la Ville d'Agra, mais aussi le village de Khajuraho (avec ses 22 temples médiévaux et ses sculptures érotiques) et la ville sainte de Benares (Varanasi) avec ses 17 000 temples. Un des moments forts de la visite de Benares fut l'excursion matinale en chaloupe sur le Gange face aux hindous pieux faisant leurs ablutions et leurs dévotions près des cadavres brûlant sur des bûchers ou flottant à la dérive en destination du Golfe de Bengale. Nous avons pu constater *de visu* le rôle important que joue la religion, et même le sectarisme religieux, dans l'existence quotidienne et dans la vie sociale et politique des Indiens et cela malgré l'existence d'un État véritablement laïc et l'absence de structures ecclésiastiques proprement dites. La société indienne nous est donc apparue comme fortement imprégnée de valeurs et de comportements religieux très diversifiés.

Les deux sessions sur le thème de religion, oppression et libération, organisée par le professeur K. Borowski, la session sur la religion populaire, celle sur Weber, l'Inde et la Chine, celle sur la

sociologie dialectique et la religion, celle sur l'ethnicité et la religion et même les deux sessions libres, ont attiré de nombreux participants, malgré la chaleur écrasante dans la salle et les difficultés inouïes de la communication multilinguistique. Les sociologues indiens ont été particulièrement actifs dans les sessions de sociologie des religions. Dans celle sur la religion et le pouvoir, par exemple, le sociologue indien Shirama a décrit devant un auditoire très intéressé, le rôle de la religion comme levier de pouvoir en Inde, des origines à nos jours. Les deux sessions organisées par K. Borowski ont repris le thème classique (et très pertinent pour l'Inde actuelle) des fonctions conservatrices et contestatrices de la religion, avec une panoplie impressionnante de cas dans plusieurs pays différents. La session sur Weber et celle sur la sociologie dialectique, ainsi que les deux sessions libres, ont aussi permis la présentation d'excellentes communications touchant au thème général du congrès, à savoir la question du changement social. Dans toutes ces sessions, des sociologues occidentaux bien connus (J. Rémy, A. Koster, F. d'Agostino, E. Pace, K. Borowski, J. Beckford, R. McCallister, R. K. Fenn, J. Demerath III, R. Robertson, J. A. Pradès, D. Gelner, H. Mol, I. Varna, K. Dobbelaere, G. Guizzardi et J. R. Wood) ont présenté des communications dignes de mention, à côté de sociologues du Tiers-Monde, et de l'Inde particulièrement, qui sont bien moins connus chez nous, mais non moins intéressants à entendre.

En terminant, il me semble important de souligner l'excellent travail d'organisation de nos hôtes indiens, ainsi que la haute qualité académique des communications des sociologues du Tiers-Monde et des petits pays occidentaux, du moins dans les sessions auxquelles j'ai pu assister, en sociologie des religions, surtout, mais aussi en sociologie de la paix et de la résolution des conflits, en écologie sociale, en analyse organisationnelle, et en théorie sociologique. Soviétiques, Français et Étatsuniens ne dominent plus autant qu'ils l'avaient fait à Évian, à Varna et même à Mexico, ces assises mondiales de la sociologie, ces olympiques d'été des sciences sociales. Si on en juge par ce qui s'est passé à New Delhi, en sociologie des religions, on peut dire que notre discipline est en train de devenir une science sociale et une pratique d'intervention vraiment internationales.

Jean-Guy VAILLANCOURT

LA SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS : À LA RECHERCHE D'UN SECOND SOUFFLE

La sociologie des organisations était présente à New Delhi même si plusieurs des conférenciers(ères) prévu(e)s n'étaient pas au rendez-vous. Dans la moiteur de l'hôtel Ashok, le comité avait organisé cinq séances : la première portait sur des questions d'ordre théorique, la seconde sur des applications, la troisième sur l'état des connaissances, la quatrième sur les pays de l'Est et la cinquième était libre. En plus de ces cinq séances, on avait planifié également une réunion du comité de recherche.

N'ayant pu assister qu'aux deux premières séances et à la réunion du comité de recherche, les impressions que je peux donner seront forcément partielles. C'est donc à partir de ces trois séances de même qu'à partir de mes discussions avec certains collègues étrangers que je vais tenter de résumer très brièvement les principales observations que j'ai faites à cette occasion.

La première porte sur l'origine géographique des communications. À l'exception de quelques présentations provenant d'autres pays, notamment de chercheurs indiens et italiens, le champ de la sociologie des organisations reste encore dominé majoritairement par les chercheurs anglo-saxons (Américains, Britanniques, Canadiens, Australiens) et scandinaves, en particulier suédois.

La seconde porte sur le contenu même. À la lumière des présentations, la sociologie des organisations qui est pratiquée dans le monde occidental, apparaît éclatée à la fois dans ses orientations théoriques (approche écologique, critique, empirique, « darwinienne », etc.) et dans ses objets de recherche (entreprises, service de santé, organisations à but non lucratif, partis politiques, etc.) J'ai toutefois remarqué une préoccupation de la part de certains théoriciens critiques de développer des recherches empiriques qui puissent fournir un éclairage à leur volonté de transformation sociale.

Enfin, la troisième concerne, à l'horizon du prochain congrès, les perspectives qui s'offrent à la sociologie des organisations. À cet égard, j'ai pu sentir, de la part du comité de recherche et des participants aux séances, une double volonté : d'une part, une volonté d'ouverture concernant à la fois les méthodes, les théories et l'origine des chercheurs. L'élargissement des cadres à des

chercheurs venant d'autres pays et en particulier, de pays en voie de développement étant hautement souhaité, et d'autre part, une volonté de stimuler la recherche dans le domaine en réunissant le maximum de chercheurs au sein d'un réseau étroit de relations et de conférences.

Prise entre des sciences de l'administration qui se font de plus en plus envahissantes et les autres savoirs sociologiques qui lui sont plus ou moins proches (sociologie du travail, sociologie de l'État, sociologie de l'économie, sociologie des professions, etc.), la sociologie des organisations cherche son second souffle. Le prochain congrès nous dira si elle a réussi dans son entreprise.

Jean-François CHANLAT

L'ÉPISTÉMOLOGIE OU LA SOCIOLOGIE DE LA SCIENCE: UN BEAU CAS DE «DISPARITÉS RÉGIONALES»

L'épistémologie conçue comme étude de la constitution des connaissances peut se confondre avec la sociologie des connaissances scientifiques si les théories de la personne et de la connaissance qui sont sous-jacentes s'ancrent dans la «socialité» de la personne productrice de connaissances scientifiques. Par exemple, les idées de constructivisme dialectique, proposé par Piaget, et de structuration, tirée des travaux de Giddens, qui emprunte le terme à Piaget, illustrent bien l'assertion précédente et représentent les bases de mon travail. Je m'intéresse à l'épistémologie des connaissances scientifiques en général et, ces années-ci, à celle des sciences de l'administration en particulier. C'est en partie avec l'espoir de rencontrer d'autres personnes s'intéressant aux mêmes objets que j'ai pris le chemin de Delhi.

La sociologie des connaissances scientifiques ne donne lieu à aucun comité de recherche ou comité *ad hoc* au sein de l'A.I.S.; par conséquent, les communications qui peuvent se regrouper sous cette appellation étaient disséminées dans divers comités, notamment ceux de la sociologie des sciences, de la logique et de la méthodologie en sociologie, et de l'analyse conceptuelle et méthodologique. De plus, quelques symposiums ou tables rondes ont porté sur des thèmes qui concernent directement les sociologues des connaissances scientifiques. J'ai dénombré environ 20 communications qui avaient des liens directs avec les objets d'étude qui m'intéressent. À l'exception de celle que j'ai présentée, aucune communication n'a porté sur les sciences de l'administration ou sur la structuration de ce champ. Les 20 communications représentent environ un cinquième de celles auxquelles j'ai assisté; dans les lignes qui suivent, je commenterai d'abord l'ensemble avant d'aborder les exposés qui m'ont intéressé de façon plus particulière.

En premier lieu, la place occupée par les sociologues indiens fut proéminente dans le comité de recherche en sociologie des sciences, alors qu'elle fut marginale dans les deux autres comités signalés au-dessus. Dans certaines séances du premier comité, les présentatrices et présentateurs indiens étaient en majorité, sans compter, pour la quasi-totalité des séances, l'assistance, elle aussi majoritairement composée d'Indiennes et d'Indiens. Leur prise de parole fut remarquable, et remarquée, comme le signaleront peut-être d'autres «rapporteurs» qui collaborent au présent numéro.

En deuxième lieu, le contenu des communications différait de façon étonnante suivant l'origine des personnes qui les présentaient. De manière grossière mais indicatrice de ce qui m'a frappé, je distingue les sociologues d'Europe de l'Ouest, d'Europe de l'Est, d'Amérique latine, d'Amérique du Nord et, bien sûr, ceux et celles du pays hôte. D'un groupe à l'autre, les objets d'étude et surtout les cadres généraux d'interprétation variaient, souvent, de façon considérable. Parfois, les débats étaient acrimonieux, par exemple lorsque certains sociologues d'Europe de l'Est ont fait usage du matérialisme historique comme d'une panacée capable de tout expliquer. La dialectique de bas étage eut précisément pour effet d'abaisser le niveau des échanges. Parmi les sociologues indiens, ce sont les femmes qui ont le plus occupé la tribune et, à mon avis, présenté des communications qui comptent parmi les plus intéressantes que j'ai entendues, en dépit de leurs moyens relativement réduits en ce qui a trait à la présentation matérielle de leurs travaux. Les sociologues d'origine latino-américaine représentaient un fort contingent dans les séances auxquelles j'ai participé. Chaque fois, leurs propos ont soulevé beaucoup d'intérêt. Les Européens et les Nord-Américains composaient la quasi-totalité des membres participant aux séances qui portaient sur la logique et la méthodologie en sociologie et sur l'analyse conceptuelle et méthodologique. Il ne s'agit vraisemblablement pas d'un hasard!

De la même manière, toutes les communications relatives à des questions qui peuvent se regrouper sous l'étiquette «sociologie des connaissances scientifiques» furent prononcées par des Européens ou des Nord-Américains. Peut-être s'agit-il là d'une sorte de luxe intellectuel que ne peuvent s'offrir les autres champs nationaux de la sociologie, à moins que ce champ en émergence ne puisse surgir que là où une masse critique de sociologues et d'établissements les abritant soit atteinte. Sur la base des communications de Delhi, le champ de la sociologie des connaissances scientifiques apparaît être en plein développement en Europe et en Amérique du Nord, être en émergence en Amérique latine et ne pas exister en tant que tel sur le continent africain et en Inde. Je ne saurais, hélas, affirmer quoi que ce soit pour ce qui est du reste de l'Asie. Le congrès de Delhi n'est certes pas un microcosme du champ mondial de la sociologie; pourtant, en dépit de la surreprésentation des sociologues provenant des pays européens et nord-américains et de l'Inde, de telles disparités ne sauraient disparaître totalement dans une étude menée avec rigueur.

Le constat de ces disparités, de l'isolement relatif des champs «nationaux», mis à part les références communes, rituelles, et parfois quasi burlesques, aux pères de la sociologie, et celui du caractère «produit de luxe» que semble posséder la sociologie des connaissances scientifiques lorsqu'elle est resituée dans l'ensemble des objets qu'étudient les sociologues, sont les principales leçons que j'ai tirées du congrès. Toutefois, si j'élargissais le mandat qui est à l'origine de ce texte pour y inclure le contexte du congrès, sa place à Delhi, et mes observations relatives à la ville et ses environs, je conclurais sans doute que mes plus grandes leçons ne viennent pas du congrès lui-même, mais de la ville et du pays dans lequel il s'est tenu, du tissu social dans lequel je me suis retrouvé, fasciné et emporté par les courants d'êtres humains qui le constituent.

Michel AUDET

LA FAMILLE: UN CHAMP EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT

La découverte de la sociologie indienne fut l'un des intérêts majeurs du dernier Congrès international de sociologie. À quoi peut bien ressembler cette sociologie? Quelles sont les principales préoccupations de recherche? Les sociologues indiens étaient particulièrement présents dans le comité de recherche sur la famille. Pendant ces cinq jours, ils ont démontré que l'analyse des réalités indiennes, qu'elles soient économiques, politiques ou culturelles, implique inévitablement la prise en compte de la famille. Si, dans la plupart des champs d'études, cette sociologie fut longtemps influencée par les théories américaines et britanniques, la spécificité de la famille dans ce pays impose une problématique spécifique. À l'origine, l'étude sociologique de la famille s'effectuait essentiellement à travers l'analyse des textes sacrés. Actuellement les sociologues indiens font de nombreuses études empiriques et la perspective monographique est dominante. Le concept de *joint family* est central dans les problématiques indiennes: cette famille élargie qui fait de la consanguinité et des rapports de parenté la base de toute relation sociale. Paradoxalement la question du système de caste, bien que soulevée, n'occupe pas la place à laquelle on pourrait s'attendre.

Et dire que pendant ce temps les sociologues de la famille des pays industrialisés voient leur objet de recherche s'effriter. La famille nucléaire n'est plus l'organisation familiale dominante. En fait, la famille a mauvaise réputation: bien des sociologues l'ont rangée au grenier des objets de recherche. Toutefois, le développement d'alternatives à la famille, de débats au sein du féminisme et des questions démographiques de la dépopulation renvoient les sociologues à de nouvelles questions. Leur priorité n'est plus à la famille nucléaire: ils s'intéressent aux familles monoparentales, aux rapports homme-femme, au phénomène du divorce, aux conflits parents-enfants, à l'impact des nouvelles technologies de reproduction. C'est donc par la découverte des problèmes nouveaux qui se posent à la famille, mais aussi par la redécouverte des vertus du terrain que les chercheurs sont amenés à explorer de nouvelles perspectives théoriques.

Le comité de recherche sur la famille est l'un des plus vieux de l'AIS. Ce survol rapide de la sociologie de la famille dans le monde permet d'apercevoir qu'après un essoufflement certain, ce champ est en train de se redéfinir et que de nouvelles perspectives analytiques sont en cours d'élaboration. Ce qui fait consensus est élémentaire et pas moins fondamental: l'analyse empirique devrait permettre la reformulation de ce champ. L'ouverture récente, à la manière de ce colloque,

de la sociologie occidentale à la sociologie des pays en voie de développement laisse présager des échanges théoriques et des études comparatives qui peuvent être fort stimulants pour la recherche.

Roch HURTUBISE